



HUMOUR ET POLITIQUE

par Lapinos

Pourquoi l'humour surpasse-t-il toujours la « science politique » ? En effet, qui se souviendrait de Louis-Philippe, roi des Français, sans les piques de Daumier ? Le pantin, ce n'était pas Daumier et sa peinture des gens de robe en lieutenants du désordre, défigurés par la folie, mais Louis-Philippe, poire de lavement nécessaire à la physiocratie libérale.

Sarkozy n'arrive pas à la cheville de Cabu. Tout le fromage de la politique hollandaise est fondu dans le grotesque morbide de Rembrandt. Shakespeare fait même de l'ironie un vitriol, qu'il lance à la gueule des politiciens et de leurs sbires en armures ou en capuchons ; il souligne l'absurdité de Thomas More, qui crut pouvoir concilier politique et christianisme par de beaux discours, sa fin d'arroseur-arrosé.

Même la force du chansonnier le plus vulgaire vient de là : s'il dit n'importe quoi, comme tel journaliste économique, tel ministre ou tel académicien, au moins ça fait marrer dans les chaumières et dissuade de prendre trop aux sérieux les docteurs de la loi. « *Charlie Hebdo* » ou « *Fluide Glacial* » sont des canards plus sérieux que « *Le Monde* », ce que jamais aucun des fantaisistes qui nous gouvernent ne peut admettre sans se démettre.

Mais d'où vient que l'humoriste est plus grave que le politicien, dont le rire évoque celui de la hyène ? C'est que la politique épouse la nécessité ou la fatalité, tandis que l'humour est le grain de sable dans la mécanique et l'instinct. Les sociétés animales sont des sociétés parfaites, sans humoristes ni savants. L'ours ou les abeilles nous prouvent que la liberté est le principal obstacle à une politique parfaite.

Si l'humour sans l'autodérision est insupportable, c'est que l'humour repose sur l'ignorance ; il fait éclater le paradoxe politique ou animal. Or, rire toujours aux dépens de l'ignorance des autres et jamais de la sienne, est le propre du hâbleur et non de l'humoriste.

L'humour qui s'exerce aux dépens des politiciens paraît le meilleur, car des politiciens vient la plus grande prétention au savoir, qui confine souvent à l'arrogance, tel un Juppé, un Giscard, un Bayrou ou un Jacques Attali, parangons d'autosuffisance politique. L'immodestie des politiciens est constante depuis Néron ou César, persuadés depuis leur plus tendre enfance par leurs mères qu'ils ont un "destin", comme la locomotive a des rails et le cinéma le mot "fin". A tel point qu'on peut parier qu'un savant orgueilleux n'en est pas un, mais dissimule un tas de principes.

La coutume de se moquer des animaux ridicules, cochons ou singes, et pour certains gosses de les torturer, est beaucoup moins juste ; non pas qu'ils causent moins de tort à l'humanité que les hommes politiques, mais du moins n'est-ce pas volontaire. ●

BANDE-DESSINEE

par Télémax

Bien qu'on puisse être agacé par leur sketch (copié sur Hergé), le grand mérite des frères Bogdanoff est de montrer au grand public, bien trop affairé pour s'en apercevoir, le genre de pitreries auxquelles on se livre au CNRS et dans les écoles polytechniques aux frais de la princesse.

De ces usines à gaz sortent des savants aussi compétents que des politiciens frais émoulus de l'ENA, qui ont mis trente ans à se rabattre sur la formule politique de Le Pen (qui n'est pas passé par les grandes écuries de la République).

Les frères Bogdanoff disent -tentons de traduire leur sabir mathématique en français-, qu'ils ne croient plus dans le hasard. Et, cependant, postulent d'ailleurs que le monde est, à un certain degré (nimbé d'un rigoureux flou algébrique), qu'un tissu d'informations. Aveu d'ignorance que le hasard lui-même n'est autre qu'une théorie de l'information ; le savoir se passe du hasard, mais non l'hypothèse. Les Bogdanoff sont un peu comme des marins perdus en pleine mer qui oublieraient que la terre ferme existe. Un monde fait d'informations ? Mais c'est le monde médiatique où évoluent les Frères B. : et son avenir est logiquement des plus hasardeux. Un gros "bug", et pschitt !

Claude Allègre prend les frères Bogdanoff au sérieux, les cite dans un de ses bouquins, destiné à édifier le quidam. Il n'y a rien d'étonnant à ça. Les Bogdanoff sont des têtes de Turc ; si les journalistes de gauche étaient autre chose que des tartuffes et des trissotins, ils avoueraient qu'aux équations statistiques d'Einstein, devant lesquelles ils crient au génie, ils ne comprennent pas plus qu'à l'univers plat des Bogdanoff. Naturellement puisqu'ils sont journalistes et vivent immergés dans le hasard, les coïncidences et l'avenir publicitaire. ●

Fauchon la Culture !

SANS CORRESPONDANCE

par T. Porteur

L'hiver approche. L'autre soir, piégé par l'imprévoyance, j'ai marché environ cinq heures, jusqu'à 3h30 du matin, pour ne pas finir congelé. J'ai arpenté le neuvième arrondissement car j'y ai depuis le temps repéré les bouches d'aération du métro. L'odeur n'est pas terrible mais ça réchauffe bien. Une autre nuit j'ai réussi à dormir dans un chantier de la rue Taitbout, à côté d'un extracteur d'air d'une grande banque. Ça pue aussi mais c'est mieux que le froid. Je me demande ce que les banques peuvent bien chauffer ainsi, la nuit. Il faut éviter les grands axes car avec le vent ça caille encore plus. Je marche lentement, histoire de pas flinguer mes godasses trop vite. J'ai fini par prendre le bus de nuit, celui qui fait le tour des gares, pour avoir un peu chaud. Ça s'appelle le « Noctilien N01 » ou la « ceinture des gares ».

C'est fou le nombre de paumés qui font ainsi le tour de Paris, la nuit, pour rester vivant. Ça fout les jetons car on n'est même pas encore en hiver. Il y a un terminus à la gare de l'Est, pour casser le rythme et réveiller tous ces crevards. On les vire du bus, histoire de les secouer un peu, et ils doivent alors cailler dehors vingt minutes, agglutinés sous l'abribus. Ces corps transis, cette grappe de regards perdus, fuyants, comme traqués, ça fait frémir. Puis il y a un autre bus qui repart, embarquant ces morts-vivants, pour un énième Paris-by-night *low-cost* : 1,80 euro le billet ! Mais la plupart n'ont pas de billet et si un contrôleur débarque, eh ben il va se faire appeler Arthur ! Globalement ça roupille, mais des fois ça gueule, éructe, se bastonne, geint, discute, boit, danse, vomit, etc. Parfois il y a de l'ambiance. Cette nuit-là un type est monté à la station "Pitié" et a commencé à chanter :

« Parlez moi d'amour

Redites moi des choses tendres

Votre beau discours

Mon cœur n'est pas las de l'entendre... »

Il était au bout du rouleau, tenant à peine debout, c'était pathétique. Il chantait d'une voix candide à laquelle les circonstances donnaient une insupportable inflexion tragique. Une déchirante émotion a secoué cette nef des fous, plusieurs se sont mis à pleurer et à prier. Même le chauffeur a ralenti. Ça ne s'invente pas : il est descendu aux "Invalides" ! Il aurait pu pousser jusqu'à "Trinité" ou "Sacré-cœur" ! Le bus a mis plusieurs secondes à redémarrer, on a tous regardé, médusés dans un silence liquide, partir l'Orphée titubant.

Le bus de nuit, c'est pas le Pérou mais c'est mieux (dixit les passagers) que les centres d'hébergement, qui sont le cauchemar du citoyen "en rupture de lien social", comme disent les sociologues (ça veut dire clodo), excitant à la glose les journalistes du "Figaro Magazine" ou de "Télérama". Bon, en fait ceux qui lisent ça, eh ben ils s'en foutent carrément, certains n'hésitent pas à jeter à la rue leurs amis ou des membres de leur propre famille pour des vétilles. Il ne s'agit pas de jugement de valeur, c'est un fait : j'en ai rencontré beaucoup. Le cas est terriblement banal. A partir de ce moment la dégringolade est vertigineuse en raison du manque d'hygiène et de sommeil. En quelques jours, vous êtes laminé. Celui qui, à l'approche de l'hiver, jette son prochain à la rue prononce, sur le plan social, son exécution capitale. Il ne s'en remettra pas. A mon avis, 99,99 % des passagers du bus de la mort n'ont aucune chance de rebondir. Socialement, ils sont morts. Ce bus de nuit est une sorte de corbillard social, sans destination. Un radeau sur le Styx. Le cimetière de ses passagers est la rue. D'ailleurs, si vous regardez sur le billet de ce bus de nuit, c'est bien marqué : « sans correspondance ». Je ne connais pas l'espérance de vie de ces cadavres sociaux, mais à en juger par leur dégaine, c'est pas terrible. Le décès social précède probablement d'assez près la mort physique.

Ces pantins frigorifiés, hébétés de fatigue, au visage prostré par la solitude et la douleur morale, ont tous quelque chose d'improbable, d'aventuré, qui fait d'eux une proie facile, presque naturelle, pour la maladie, l'accident ou le suicide. ●